

# **Le village et la culture folklorique en Pologne centrale (étude empirique)**

**Anna Matuchniak-Mystkowska**

## **Cadres théoriques et méthodologique de la recherche**

Les concepts de la sociologie de la culture de Antonina Kłosowska forment les cadres théorique de cette recherche concernant la culture folklorique, d'où des références à ses livres, comme *La culture nationale aux racines*, *Les systèmes sociaux de la culture*. Le terme « racines » pourrait être remplacé par « cœurs » parce qu'il signifie l'attachement et l'internalisation de la culture locale, ses pratiques, normes, valeurs, ce qui était présent dans des narrations biographiques des habitants des villages de la région de Lodz. Le terme clé – racine/enraciné – apparaît aussi dans un ouvrage autobiographique d'un sociologue polonais célèbre, Jan Szczepański. Dans le cas de la culture folklorique, le premier système qui assure cette transmission étant la famille, la recherche portait sur plusieurs générations d'une même famille. Des institutions culturelles formant le deuxième système de la culture comme les musées régionaux, les centres culturels locaux, les groupes artistiques locaux, renforcent l'existence de la culture folklorique, en lui assurant le support, étaient aussi objet d'étude. Il faut souligner que le fonctionnement de la culture folklorique dépend moins du quatrième système – les institutions supra-locales, nationales, ainsi que du troisième système celui des mass media. Ces dernières assurent plutôt le fonctionnement de la culture nationale et de la culture populaire, dite « de masse ». La recherche empirique prouve, que la thèse de « la mort de la culture folklorique » est fautive, que celle là existe et se développe, qu'il s'agisse des objets culturels historiques, des créations contemporaines et des artistes, des animateurs et des médiateurs de la culture. Le lien habituel et le patriotisme local (termes de Stanisław Ossowski) renforce cette existence. Les recherches qui s'intéressent à ce qui seraient les

racines de la culture locale en désignent trois sources: des créations originales locales, des emprunts aux classes supérieures, des emprunts aux autres cultures locales/ethniques, comme le propose Wojciech Burszta. La diffusion culturelle, quant à elle, était et est toujours liée aux migrations, comme le montrent l'art, l'architecture, les costumes, les arts décoratifs, les traditions et mœurs. La genèse des éléments de la culture, comme objets et pratiques en soi, n'était pas le sujet de la recherche, elle portait uniquement sur leur transmission pendant cent ans, ce qui rendait visible le fonctionnement des modèles post-figuratifs, co-figuratifs, pré-figuratifs de Margaret Mead.

Des études théoriques sociologiques, ethnographiques, historiques et des recherches empiriques concernant la culture folklorique, locale et régionale (de Wojciech Burszta, Oskar Kolberg, Jan Szczepański, Izabela Bukraba-Rylska) étaient utiles dans ces démarches, elles ne seront cependant pas présentées dans ce texte.

\* \* \*

Les recherches de terrain ont été réalisées en 2010 en Pologne centrale, dans les régions de Sieradz et de Piotrków Trybunalski, ayant une culture locale spécifique et une tradition vive. Le projet prévoyait la réalisation de 20 entretiens, avec les membres de 6 familles. Les femmes sont très représentées dans la population enquêtée (n = 14) et l'on trouve des enquêtés de toutes les générations : les plus âgés sont nés au début du XX<sup>e</sup> siècle (n = 7), 6 ont entre 50 et 60 ans, 3 ont entre 30 et 40 ans et 4 sont de jeunes adultes et adolescents. Des informations sur leur vie et travaux, ainsi que sur la culture folklorique, étaient récoltées par la technique d'entretien biographique et de l'entretien libre, ce qui a donné 150 pages de récits. Notre population enquêtée compte des artistes locaux et des campagnards ordinaires ; les récits du premier groupe sont plus longs et plus riches. Notre matériau est aussi constitué de photos (des personnes, des bâtiments, des outils, des documents), des enregistrements de musique et de chansons, qui se prêtent aussi bien à une analyse scientifique qu'artistique (spectacle, exposition, album). Les récits de nos interlocuteurs portent sur le XX<sup>e</sup> siècle, mais concernent également le XIX<sup>e</sup> siècle qui correspond au « temps de fleurissement » de la culture folklorique en Pologne.

Les chercheurs ont participé, en été, à deux événements artistiques présentant des éléments de la culture folklorique (costumes, les découpages de papier, broderies, chansons, coutumes, plats), l'un se déroulant à Sieradz, l'autre à Będków. Nous disposons de la documentation photographique et filmique des événements, autrement dit, des cadres

sociaux typiques de la culture folklorique actuelle. Il faut souligner, que la culture folklorique serait en péril dans son environnement naturel de la famille et du village, sans l'activité des institutions culturelles comme les musées et les centres locaux de la culture, qui assurent le support aux artistes, collectionnant des objets de création, organisaent des concours et des festivals. On a également réalisé 2 entretiens avec des animateurs travaillant dans ces institutions (nous avons 22 entretiens au total). Ce matériau est riche et se prête à plusieurs formes d'usage, aussi bien scientifiques qu'artistiques (expositions, albums, foto-essays). La première partie de ce texte était monographique – elle présente des régions et « des portraits » de campagnards, c'est-à-dire des présentations synthétiques de leur vie, leurs activités, autrement dit il s'agit d'étude de cas (*case studies*). Pour assurer l'anonymat des personnes interrogées, nous ne mentionnons pas leur nom sauf lorsqu'il s'agit de personnes « officielles », « publiques » – des artistes et des animateurs. La deuxième partie du texte traite des problèmes de recherche (travail, relations sociales, culture, jeux, art, musique, photo), alors la culture matérielle dite de l'existence, la culture societale et la culture symbolique (concepts de A. Kłosowska), et par quatre générations; des citations des entretiens suivent un commentaire. Dans la version française, nous avons fait le choix de limiter les citations parce qu'elles sont longues et argotiques. Dans cet article, les approches syntagmatique et paradigmatique sont aussi présent.

## Caractéristiques des régions choisies

La région de Sieradz, le plus grand des 23 départements de la Voivodie de Lodz, est située dans la Plaine Sud de Wielkopolska autour de la rivière Warta. L'importance de l'activité agricoles avec ses exploitations individuelles favorise le maintien d'une culture folklorique, surtout dans des villages. Le tissage, la broderie, utilisés dans des costumes – vêtements locaux, ainsi que des découpages, des dentelles, des « araigner » en papier et paille, la sculpture, la céramique, les produits métalliques réalisés par des forgerons, aussi bien décoratifs que pratiques y sont bien développés, concernant aussi bien le secteur « art féminin » qu' « art masculin ». Des artistes jeunes et âgés diffusent les compétences des ancêtres en famille, à l'école, dans les centres culturels, les plus connus étant Janina Kędzierska, Mieczysław Urbaniak, Waław Zabłocki, Anna Zabłocka, Łukasz Zabłocki, Stanisław Korpa, Jadwiga Świniarska, Zdzisław Ligner,

Bogusława Bednarek, Wojciech Bogusławski. Le rôle des animateurs et médiateurs, surtout des ethnographes du Musée Regional à Sieradz y est très important.

La région de Piotrków Trybunalski, l'une des plus anciennes ville en Pologne (siège de parlement et des tribunaux royaux), située au sud de Lodz, était représentait par le village Prażki à la commune Będków. A Prażki, habitait dans des années 1880–1900 Władysław Stanisław Reymont, l'écrivain qui a reçu le prix Nobel de littérature pour l'ouvrage *Chłopi* [Les Paysans]. Des descendants des familles Socha et Balcerek – héros de cet ouvrage, y habitent toujours et étaient nos interlocuteurs. L'une des plus jeunes villageoises a déclaré: « J'aime bien Prażki, dans ce petit village vivait toute ma famille, des grands-parents, des parents et maintenant vivent mes enfants ». Dans cette commune, on trouve deux groupes artistiques, « Nanas Chouettes » [*Fajne Babki*] et « Des Populaires de Będków » [*Ludowiaczy od Będkowa*], qui sont vraiment populaires et gagnent des prix aux festivals folkloriques. La culture locale est maintenue et diffusée par le groupe des femmes organisées en Cercle des Femmes [*Koło Gospodyń Wiejskich*] lié aux pompiers bénévoles [*Ochotnicza Straż Pożarna*]; les organisations des femmes et des hommes se soutiennent. Des concours villageois organisés aussi au niveau départemental présentent une grande diversité, Journée de Pommes de Terre, Journée de Miel, Compétition de Beurre, des Décorations, des Œufs de Pâques [*Pisanki*], des compétitions de Plumes [*Pierzawka*], ce qui témoigne de l'activité du secteur institutionnel locale (deuxième système de la culture).

## **Transmission en un système de la culture (famille, amis)**

L'analyse ci-dessous est soumise au critère des domaines de la culture mentionnés par A. Kłosowska (cultures matérielle, sociale, symbolique), et concerne alors le travail, les relations familiales et de voisinage, ainsi que la culture et l'art folkloriques.

### *Travail à la campagne*

Les familles pluri-générationnelles qui habitent à la campagne et dont les membres sont des paysans-agriculteurs sont très présentes, même si tous

ne travaillent pas la terre. En Pologne, le travail d'agriculteur était toujours lié au le travail d'artisan (dans la génération des anciens), puis au travail d'ouvrier ou de commerçant (dans les générations suivantes), ce que confirme notre interlocutrice de la deuxième génération: « J'avais 17 ans et j'ai déjà travaillé à l'hôpital, comme "travailleur jeune" ». Et je savais tout faire à la maison et au champ ». La mécanisation des travaux agricoles, qui progresse après la Seconde Guerre mondiale, a changé le travail des deux générations les plus jeunes (troisième et quatrième). Mais cela exigeait des compétences nouvelles, acquises par l'éducation formelle et certifiée par les diplômes (ex. permis de conduire pour la voiture, pour le tracteur, pour des poids lourds). Des transformations suivantes des années 1990, plutôt bureaucratiques, étaient imposées par l'économie du marché et des exigences de l'Union Européenne. A cause de ces défauts, malgré certaines qualités, d'une manière juste elles étaient perçues comme peu favorables pour le paysan-agriculteur polonais.

Dans toutes les générations, on trouve des individus qui travaillaient hors du village natal, souvent par contrainte comme les déportations pour des travaux forcés en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, le changement obligatoire de lieu d'habitation après la guerre en PRL – la migration économique de la campagne en ville, du champ à l'usine durant cette période. La transformation politique, économique et sociale des années 1990 a provoquait l'énorme chômage au pays, a lors des migrations économique plutôt à l'étranger. La vie de toutes les familles était marquée par l'histoire du pays et des moments importants de tout le XX<sup>e</sup> siècle. Des déplacements et des voyages étaient favorables aux contacts avec « les autres », la transmission des biens et des modèles culturels, concerne surtout des relations internes au pays et l'influence de ville sur les villages. Les relations avec l'étranger n'apparaissent pas dans les narrations. L'industrialisation et l'urbanisation qui se traduisaient par le développement du travail en ville, fait que les habitants des villages – les paysans traditionnels, deviennent non seulement des ouvriers-producteurs (cela concerne une partie de la population), mais surtout des consommateurs de produits fabriqués, ensuite vendus et achetés aux magasins. Le fonctionnement autarcique des fermes campagnards est limité, comme en attestent le métier, le lieu de travail, la construction des maisons et leur équipement ainsi que la décoration. Le changement structurel a eu lieu après la Seconde Guerre mondiale et concernait la deuxième génération.

Du point de vue économique, la campagne était et reste toujours différenciée, la catégorie des paysans-ouvriers n'est pas homogène. Nos interlocuteurs dans la plupart des cas n'étaient pas riches, ils vivaient

de leur propre travail sur des terrains dont ils avaient hérités. Tous les membres de la famille habitaient à proximité, ce qui facilitait les contacts et l'aide réciproque.

La division sexuée du travail restait traditionnelle, il y a des travaux masculins et des travaux féminins. Les hommes réalisaient des tâches lourdes au champ et dans la ferme. Il arrivait, qu'à cause des accidents ou maladies des hommes, le remplacement par les femmes était nécessaire pour assurer la continuité du travail de la ferme. Normalement les femmes aidaient aux champs, surtout lors les périodes de pointe, comme la récolte des blés et des pommes de terre. Si le travail était pénible, long, le travail des femmes n'était cependant, pas considéré comme « lourd ». Les tâches féminins sont réalisées à domicile, il s'agit de la cuisine de tous les jours et pour des fêtes, le lavage, le nettoyage de la maison, la décoration, des soins aux enfants, aux vieux, aux malades. Toutes réalisaient des activités manuelles artistiques féminines [*robotki kobiece*], comme le filage (du lin et de la laine), le tissage (des vêtements, des tapis), la couture et broderie. Des années encore après la Seconde Guerre mondiale, tout ou presque tout était réalisé/produit à la maison et à la ferme par des membres de la famille : l'élevage des oies (pour la viande et pour les plumes), des plumes préparées pour des oreillers, le linge de lit cousus et brodé, des tapis, des couvertures, des tissus, des décorations en papier (découpages, dentelles, rideaux, fleurs artificielles). Toutes ces compétences et tâches des femmes étaient transmises par la lignée maternelle (mère et grand-mère). Comme le dit une interlocutrice de la troisième génération : « toute la famille ensemble, et c'est la grand-mère et la mère montraient comment il faut faire ». La fabrication d'objets d'art folklorique qui avaient aussi des fonctions pratiques et décoratives, dans le monde rural relevait des activités de loisir et non du travail. Cette situation est décrite aussi dans des réflexions théoriques, notamment par Aleksander Kamiński – loisir [*wczasy*]. Ces activités s'accompagnaient de visites des voisins et des amis, en particulier le soir en hiver, au moment où il y avait moins de travail au champ. Tout en travaillant, les femmes chantaient et bavardaient.

Dans des familles nombreuses, selon le proverbe polonais il y a « plus des mains pour le travail », mais aussi « plus de bouche à nourrir ». Des enfants étaient socialisés pour le travail à la maison et à la ferme dès la petite enfance (6–7 ans), comme berger des oies, ensuite des vaches, ils aidaient aux champs et dans le travail artisanal mais gardaient également leurs frères et sœurs plus jeunes. L'une des interlocutrices de la deuxième génération confirme : « En général, des gosses avaient des choses à faire, à la campagne toujours il y a quoi faire. Chacun savait ce qu'il devrait faire ». Si les enfants voulaient apprendre à l'école, ils ne pouvaient pas

le faire : trop pauvres, ils étaient obligés de travailler et plus tard ils furent empêchés à cause de la guerre. Les moyens de production comme la terre, la ferme, la maison, les outils, les animaux domestiques, se transmettaient entre les générations au sein de la famille. Pour les anciennes générations (des arrières grands-parents et des grands-parents) l'héritage signifiait la possession de la terre mais aussi l'appartenance des gens à la terre ainsi que la reproduction sociale du métier d'agriculteur et le rôle social de paysan. Des jeunes familles habitaient et travaillaient selon les règles patrilocales : c'est le fils qui était l'héritier de la terre et restait sur place, tandis que la fille recevait la dote et « suivait » son mari. Pour les plus vieux cette organisation sociale et familiale est normale, le destin est évident et acceptable : « Ma mère voulait assurer l'éducation à ma sœur, pour qu'elle soit quelqu'un. Je devais rester à la maison. Et c'était comme ça. Ensuite je me suis mariée » (femme de la première génération, alors plus que 60). « Le travail typique à la campagne – cela ne m'intéressait pas du tout. C'était le devoir, on travaillait par la responsabilité. La récolte des blés et les parents sont au champ. Je rêvais que ma vie soit différente, sans obligation de s'occuper de la ferme » (femme de la troisième génération).

Les artistes des villages, étant des paysans et/ou ouvriers, sont différents par rapport aux villageois ordinaires : ils ont le talent qui ne peuvent pas apprendre ni à l'école ordinaire ni à l'école artistique, à cause des décisions des parents et de la situation générale. Ils ont tous la conscience de leur trajectoire biographique. L'un des anciens nous a dit : « Ici à la campagne on n'a pas de chance, il faut travailler avec et comme des chevaux ». Il rêvait toujours d'aller à l'école et d'avoir une autre vie, mais il habite au village, travaille la terre. Il est cependant parvenu à devenir maçon. Il a pu cependant réaliser un de ces rêves, celui de faire de la musique, posséder et jouer plusieurs instruments. Des vieux artistes apprécient leur activité au sein de bandes folkloriques et la transmission de l'héritage culturel aux jeunes. Les plus jeunes générations des arrières petits-enfants et des petits-enfants – élèves et étudiants – veulent et peuvent étudier ayant l'autorisation et l'aide de leurs parents : « Je voudrais faire des études de construction à l'Ecole Polytechnique, dans le système extra mural de préférence. Actuellement je suis étudiant de l'école technique secondaire et j'aime bien ça. J'aime beaucoup dessiner. Là-bas nous dessinons des maisons et des projets – plans des bâtiments. J'aimerais bien faire des études et exercer le métier de constructeur ».

Le métier d'agriculteur-paysan, en version masculine et féminine, était transmis en famille, il passait des pères aux fils et des mères aux filles. « Ma mère c'était une femme bonne et sage. Elle m'instruisait pour que je sache tout faire » (femme de la deuxième génération). Les techniques éducatives

peuvent être nommées actives, « participantes » : on montrait, on regardait, on aidait, on exerçait des tâches soi-même. Dans nos entretiens il n'y a pas d'explication précise concernant l'instruction familiale et professionnelle pour les enfants et petits-enfants. La transmission se fait sans dire, de manière évidente que c'est évident, « tout le monde le sait », « c'est obligatoire ». La représentante de la deuxième génération, Janina K., une artiste, améliorait ses compétences lors des rencontres avec d'autres créateurs, en les regardant attentivement et en mémorisant chaque détail. Elle voulait que ces œuvres soient originales, différentes, intéressantes, plus belles – « Je le sais, parce que j'aime ça et je savais regarder autour ».

La continuation des tâches et des devoirs traditionnels est acceptée et maintenue par les jeunes, malgré l'ouverture des possibles et les changements dans les modes de vie (l'accès à l'éducation, aux voyages, aux loisirs), dont témoignent plusieurs interlocuteurs. Le passé existe et il est valorisé. « J'ai toujours eu des plans liés avec la ferme et la commerce. Je ne veux pas abandonner le patrimoine, ça sera dommage. On peut développer ça. Mais il n'y a pas de temps pour le loisir, hobby. Mes fils m'aident beaucoup à la ferme. Ma femme fait la comptabilité et c'est très important » (homme, région Sieradz). « Le métier d'agriculteur doit être exercé avec l'amour et passion, il y faut trouver une symbolique profonde. Cela donne beaucoup de joie et de fierté, spirituelle, non seulement matérielle. C'est une responsabilité pour des animaux, qu'il faut nourrir pour qu'ils ne soient pas morts de la faim » (femme, région de Piotrków). L'habitus primaire reste présent malgré l'apparition du secondaire, comme le prouvent les plus jeunes adolescents : « Pendant des vacances, à la campagne, il y a la récolte de blé, alors je travaille avec toute la famille. J'aime bien conduire le tracteur. Le soir il faut faire le ménage. On arrive à la maison, on se lave, on mange quelque chose et on sort pour voir des copains. On va ensemble pour une pizza, jouer le billard au bar » (homme, région de Sieradz). « Pendant des week-ends nous nettoions toute la maison. Je m'occupe de mon petit frère et maman travaille, ou le contraire. Dimanche nous allons à l'église et ensuite pour le déjeuner chez la grand-mère. Nous passons le temps libre tous ensemble, en famille » (adolescente de la région de Sieradz).

La division de travail, rationnelle et stable, le respect des mœurs, étaient important pour le fonctionnement harmonieux de toute la communauté locale. Tous les habitants des villages sont liés à leur héritage et patrimoine, leur « petite patrie » (terme de S. Ossowski), à la terre, au paysage, au style de vie paysan. Ils s'adaptent aux changements sociaux, mais en même temps ils se rappellent le passé avec nostalgie et prennent soin de transmettre les traditions aux jeunes générations.



*Relations sociales – de famille et de voisinage*

La spécificité de la vie et du travail à la campagne, la dépendance à la nature et aux autres gens, la distance aux autres lieux, surtout à la ville, influençaient la création de liens sociaux forts, au sein de la famille et avec des voisins. Les habitants des villages sont conscients de cette situation, indépendamment du sexe et l'âge. Tous sont favorables à la perpétuation des traditions, leur transmission par les vieilles générations et leur acquisition par les jeunes. Les anciens apprécient la vie à la campagne de leur jeunesse du fait des bonnes relations humaines et malgré les difficultés matérielles. De vieux couples fêtaient déjà leurs noces d'or, les plus jeunes leurs noces d'argent, tous ont l'air heureux et amoureux. Leurs narrations sont des bons témoignages de la vie aux villages : « nous vivions on paix, respect mutuel, entraide, c'était des temps humains, on vivait ensemble, c'était mieux, maintenant c'est différent, c'était la vie belle et bonne, quoi faire, c'est passé ». Le travail actuel plus facile grâce aux machines ne remplace pas l'ambiance du village ancien. Ils critiquent les mauvaises mœurs et habitudes des jeunes, c'est une attitude classique des anciens, qui lamentaient toujours; mais ils ont souvent raison. La plus jeune génération profite de la jeunesse, de l'école, des loisirs, de la musique, des ordinateurs, mais ne rejette pas les habitudes du passé. Cette critique de la nouvelle époque est fondée sur des raisonnements historiques et politiques et est liée à l'expérience biographique. Les vieux n'ont pas oublié les années tragiques de la Seconde Guerre mondiale, l'occupation allemande en Pologne, le travail forcé au pays et les migrations obligatoires pour servir en Allemagne en travaillant dans les champs ou dans les usines, ou la vie des résistants en cachette. Les autres n'ont pas oublié le temps du communisme de PRL, avec ses bons et mauvaises côtés. Tous critiquent les mauvais aspects de la transformation de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Des mères et des grand-mères aidaient leurs filles et grand filles (y compris belles-filles) à s'occuper des enfants. Maintenant, devenues âgées c'est à leur tour de bénéficier des soins de la part de leurs proches. Elles vivent avec leurs enfants âgés, entourées par des petits-enfants adultes. Des familles pluri-générationnelles comptent alors quelques dizaines des membres alignés (p. ex. Józefa a 5 enfants, 21 petits-enfants et 17 arrières petits-enfants). La connaissance de plusieurs générations d'ancêtres est remarquable – on arrive à mentionner sept générations, les premières se situant au début du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis qu'en ville, dans la plupart des cas le lignage se limite à troisième générations. Des coutumes prouvent des liens familiales et de voisinage à la campagne : pour des réunions familiales, surtout des fêtes de noce, ont invité souvent 100 personnes, de temps

en temps plus (300 personnes). Si on utilise des concepts de socialisation de G. H. Mead, on peut montrer des différents « autrui significatif » dans des domaines spécifiques : ce rôle jouent surtout des grand mères dans la transmission des traditions ; dans le travail – des parents, dans le loisir et distractions – des copains de même âge. Notre interlocutrice Janina K. connaît bien la campagne et les habitants du village, la culture locale et l'art de la région. Elle raconte avec plaisir et compétences comment les gens travaillaient, s'amusaient, s'occupaient de leurs proches et de leur village. Elle souligne, à juste titre, que les villages étaient des petites enclaves, autarciques du point de vue matériel et émotionnel. Chacun habitant du village était un « proche » tandis que les habitants de l'autre village – étaient considérés comme des « étrangers ». Cette attitude facilitait des mariages endogames au détriment des mariages exogames : il était difficile d'accepter une fille ou un jeune homme originaire d'une autre communauté. Des coutumes et des habitudes locales gouvernaient les affaires ordinaires, et celles les fêtes. Chaque activité avait son temps, chacun savait quoi faire. Tout le village vivait en rythme commun marqué par les saisons : « Tout devait être comme il faut et quand il fait. Si c'était le temps de semer, tout le village le faisait, si c'était la récolte des blé, des pommes de terre, tous le faisaient et travaillaient en groupe dans tous les champs ».

La plus jeune interlocutrice, élève de l'école primaire, souligne l'importance du lien familial au sein de la famille nucléaire (plusieurs explications commencent par le mot « maman ») mais aussi de la famille pluri-générationnelle (grand-mère, arrière grand-mère), et de la famille élargie (oncles, tantes, cousins, cousines). Elle mentionne des prénoms et noms de tous, leurs métiers, compétences, relations de parenté, ce qui pourrait être apprécié par Claude Lévi-Strauss. Elle apprécie aussi des bonnes relations de voisinage, ce qui conforte les résultats d'autres études sociologiques montrant la force des relations de voisinage à la campagne, surtout dans les villages traditionnels par rapport à la ville. En racontant sa vie, elle raconte en même temps la vie de sa famille, ses succès, l'aide réciproque, les fêtes religieuses et personnelles (« Cette année j'ai été invitée aux trois mariages »). Elle se rappelle aussi des récits des vieux leur histoire, s'inscrivant dans l'histoire de la Pologne et surtout celle des événements tragiques de la Seconde Guerre mondiale. Dans cette narration, on trouve non seulement des faits relatés mais également des émotions, tout est mémorisé et soumis à la réflexion. « Dans cette maison habitait ma grand-mère étant jeune et toute sa famille. Elle racontait comment ils vivaient, et quand des Allemands attaquaient ici à la région de Sieradz ».

## La culture folklorique

### 1. Des maisons

Tous nos interlocuteurs racontent leurs maisons (au sens architectural) avec des émotions. Les plus vieux habitaient dans des maisons en bois avec des toits en paille, comptant le plus souvent une pièce, ce qui témoigne de leur pauvreté. La maison traditionnelle d'un paysan riche avait au moins une entrée [*sień*], une pièce [*komora*], une « chambre noir » [cuisine et chambre ensemble où on vivait – *czarna izba*], une « chambre blanche » [pièce de fête, propre, sans chauffage – *biała izba*]. Aujourd'hui, les gens à la campagne possèdent des maisons en brique, des villas grandes et belles. Malgré le passé pauvre, la vie aujourd'hui est bien meilleure, Janina K. représentante de la deuxième génération se rappelle, avec nostalgie, sa pauvre maison en bois et paille et explique que la vie d'autrefois était meilleure. La mode contemporaine a changé l'aménagement de l'intérieur. Des meubles anciens en bois simple (lits, coffres, bancs) ont été remplacés par des meubles modernes, ensembles vernis [*meblościanka na wysoki połysk*], achetés au magasin. Certains campagnards détruisaient les vieux meubles, les vieux objets, parce qu'ils n'étaient plus à la mode et personnes n'en voulait. Il fallait détruire l'objet et ses souvenirs pour changer/moderniser la vie. L'une de nos interlocutrices a raconté comment elle a jeté des anciens tapis et des couvertures produits dans un atelier domestique – « au musée » remplacé par des nouveaux achetés en magasin. C'est un exemple de « mémoire culturelle ». Certains essayaient de garder quelque chose de la vie ancienne, un meuble, un four pour cuire le pain, un objet décoratif, en tant que souvenir, tout en aménageant différemment leur maison pour des raisons pratiques et pour suivre la mode. Certains racontaient des histoires du passé qui restent dans la mémoire des petits-enfants, ce qui témoigne de l'existence d'une « mémoire communicative ». Il faut souligner, que les anciennes maisons à la campagne n'avaient ni canalisation ni eau courante à l'intérieure. Pour autant, les femmes étaient tenues de garder la maison et la cour propres). « Toujours c'était propre, le plancher, les fenêtres, les lits faits, les objets bien rangés, des fleurs en papier et des découpages... » (Józefa, région de Sieradz).

Les femmes devaient savoir comment filer, tisser, coudre, décorer la maison avec des sapsins, fleurs, des découpages, des fleurs en papiers, des « araignées » en paille et papier, des dentelles. Les femmes qui n'étaient pas douées dans ces activités, surtout les jeunes qui voulaient trouver un mari, demandaient de l'aide à des amies plus compétentes, car c'était l'indice de leurs talents et diligence. En échange, elles

exerçaient des travaux durs au champ. Pas très clair, on ne sait pas si c'est en échange des aides ou si c'est faute d'avoir ces compétences elles travaillaient aux champs.

## 2. Des vêtements folkloriques

Les vêtements folklorique sont présents dans toutes les expositions ethnographiques, tous les livres scientifiques et les albums, ainsi que dans les récits des paysans. Le changement de vêtements, de ceux de paysans à ceux de citadins a suivi un long processus. Il concerne d'abord les hommes puis les femmes, le changement étant lié au travail, les hommes quittant la ferme pour devenir ouvriers en ville. Ils changeaient a lors des tenues paysannes de fêtes [*stroje odświętne*] et des vêtements de travail quotidiens [*ubrania*], pour des raisons pratiques et prestigieuses. Ils commencèrent à porter des vêtements de ville ou seulement certains éléments de cette garde-robe. Des femmes restaient au village et étaient vêtues de manière traditionnelle. Le changement des vêtements féminins est également lié à l'accès des femmes au travail en ville et en particulier à l'usine. Janina K. de la deuxième génération affirme : « Je me rappelle tout ça – ce changement. C'est quand des usines apparaissent, et des femmes commencent à travailler là-bas et abandonnent les vêtements traditionnels. Avant, tout était réglé et c'était en ordre, une robe pour la fête à l'église, une autre, ordinaire pour le travail de tous les jours. On ne portait pas les mêmes habits le dimanche et les jours de la semaine. Des chaussures – pareilles division. C'était la vie magnifique ! »

Maintenant, pendant des fêtes religieuses et locales, on voit plus de femmes en costumes folkloriques que d'hommes. Les seuls vêtements que l'on retrouve ce sont des châles, portés avec des manteaux ou anoraks modernes, comme autrefois avec des jupes et tabliers. Actuellement, on peut observer le processus de disparition des châles au profit des bonnets et des bérets. La conscience de cette modernisation apparaît dans les entretiens : c'est par exemple le cas, d'une vieille femme qui, après la visite chez sa fille en ville, explique à la voisine qu'il faut s'habiller autrement, et montre son nouveau bonnet en laine. On peut relever ici que c'est une paysanne âgée qui promeut le « progrès ». Les systèmes pré-figuratifs, co-figuratifs et post-figuratifs, décrits par Margaret Mead, sont utiles pour décrire la situation de la campagne polonaise contemporaine. Les vieux anciens racontent des histoires concernants les costumes folkloriques qui étaient, pour eux, des vêtements « normaux »; les femmes gardent des costumes complets ou seulement certains éléments, comme les châles, les tabliers. Pour la jeune génération, ce sont des costumes de fête portés lors des cérémonies locales, des spectacles de danses folkloriques à l'école ou au centre culturel, lors d'événements régionaux et religieux.

### 3. Coutumes et mœurs

L'attachement à la religion et à l'Église Catholique est fort en Pologne surtout chez les femmes, les personnes âgées, ainsi que chez les habitants de la campagne. La participation aux cérémonies religieuses comme les messes de dimanches et d'autres coutumes (comme les devoirs religieux), les processions et les pèlerinages sont des formes typiques de la vie religieuse polonaise. Les recherches présentées ici en attestent. Toutes les interlocutrices, âgées et jeunes soulignaient l'importance des pratiques religieuses du dimanche et des fêtes. « Nous savons que c'est dimanche parce que la grand-mère nous oblige d'aller à l'église ». « Nous allons à l'église pour la messe à 8 h », « J'aime bien la messe de Noël à 24 h », « Nous participons toujours à la procession de Corps de Dieu », « Je prépare toujours avec ma mère le panier pour les bénédictions de nourriture pour Pâques ». Néanmoins, seules les femmes âgées se rencontrent pour la prière de chapelet, ce qui témoigne des liens entre pratiques religieuses et la vie dont la séparation est difficile à établir. Les fêtes et cérémonies sont les meilleures occasions pour porter les tenues folkloriques.

Les coutumes liés aux grandes fêtes comme Noël et Pâques sont toujours présents, même chez les personnes les moins attachées à la religion, justement à cause de la tradition : « La participation des pompiers, des femmes du villages, des chorales, des aides de l'Église aux processions de Corps de Dieu et aux kermesse témoigne de la force des convictions religieuses et de l'attachement à la tradition ». Les fêtes impliquent aussi une décoration convenable de la maison. Ici on voit des différences entre des générations. Tous préparent Noël avec le sapins de Noël décoré, les œufs colorés et les paniers de Pâques. Cette tradition se transmet. Mais seulement des vieux plus âgés (deux générations) savent comment décorer la maison pour Pentecôte, les jeunes ne le font plus, comme le déclarent nos interlocutrices : « Les décorations de Pentecôte disparaissent, c'était le coutume de mettre des branches vertes et des fleurs à la maison, comme le spécifie le terme en polonais – des Fêtes Vertes. On faisait ça dans notre ancienne maison, située près des prairies et de la rivière. Maintenant les prairies ont disparu, tout est devenu champ cultivé. Mais on apportait toujours quelques branches, quelques fleurs. A la campagne c'est plus facile qu'en ville » (femme, deuxième génération, région de Sieradz).

Pour les fêtes, on prépare des plats traditionnels, connus par tous – vieux et jeunes. La nourriture campagnarde quotidienne était simple, pauvre, monotone : « une soupe de blé, de pois, de chou, des légumes. Pour les fêtes, les plats étaient plus riches et on préparait des gâteaux, comme le gâteau au fromage, aux graines de pavot, la pâte à levure » (la plus vieille génération, la région de Piotrków). La cuisine était

la tâche des femmes. L'une des interlocutrices âgées se rappelle bien des raffinements gastronomiques lors des fêtes: « Cela n'existe plus, mais je me rappelle comment c'était, comment on faisait le pain ou les gâteaux, comment on vivait » (femme, la région de Sieradz). Malgré une centaine de kilomètres qui sépare les deux régions de Piotrkow et Sieradz situées dans la voïvodie de Lodz, on retrouve les mêmes pratiques. Cela prouve, que les grandes fêtes dépassent les coutumes locales et appartiennent à la culture nationale (sans différences générationnelles et spatiales). Mais cela n'exclut pas l'existence de recettes locales et familiales pour de meilleures soupes, viandes, nouilles, champignons, poissons, desserts. Une jeune fille affirme : « Je sais tout faire comme il faut, c'est ma grand mère qui m'appris ».

La plus âgée de nos interlocutrices raconte des fêtes difficiles notamment quand des Polonais envoyés aux travaux forcés en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, essayaient de préparer Noël avec des plats traditionnels plus simples (harengs, pommes de terre, soupe, compote), allaient à la messe à l'église et participaient aux sacrements religieux comme la sainte communion ; le passé difficile reste dans la mémoire individuelle et collective. La plus jeune nous raconte des fêtes joyeuses à la maison avec toute la famille. Tous les jeunes connaissent bien les traditions de Noël et de Pâques – la décoration de la maison, la préparation de la nourriture, les mœurs, tâches et partage des rôles entre les hommes, femmes et enfants. Les enfants portent des paniers de Pâques préparés par les mères, décorent les sapins de Noël et construisent des berceaux pour l'Enfant Jésus avec leur père. Les hommes font des prières et accompagnent les enfants à l'Eglise, les femmes restent à la maison pour faire des plats traditionnels (longs à préparer), ce qui prouve une bonne organisation et le maintien des liens familiaux. Les décorations de papiers, fleurs, noix, pour le sapin de Noël étaient réalisés par la grande-mère, artiste. La petite fille se rappelle bien que des fêtes de Noël étaient l'occasion de la prière (la lecture de la Bible, les chants religieux) et de jeux (traîneaux, boules de neige). Cela montre le phénomène connu des réflexions théoriques et des recherches empiriques – la liaison entre des fêtes religieuses (le temps *sacrum*) avec des obligations et liens familiaux et le temps libre (le temps *profanum*). Actuellement, les fêtes dans les familles nucléaires, vivant dans de appartements petits sont un peu différentes de celles se déroulant dans les maisons campagnardes des grands-parents pour des grandes familles. Mais les plats traditionnels et le sapin de Noël sont toujours présents. « Le temps de fêtes passé chez ma grande mère était fascinant pour moi, vu la présence des parents et des grands-parents.

Avec ma grande mère, je décorais le sapin et nous préparions des plats convenables. C'est la grande mère qui faisait des décorations en papier, des noix, des branches vertes, spéciales pour Noël et spéciales pour Pâques. Nous chantions des chants de Noël et mon oncle lisait la Bible. Ensuite nous sortions pour s'amuser : jeter des boules de neige, faire le bonhomme de neige ».

En dehors des fêtes religieuses qui concernent tout le monde, on trouve des fêtes liées à la vie des individus qui concernent la vie et la mort, les rites de passage, comme le baptême, la première communion, le mariage, les funérailles. Toutes ces cérémonies sont importantes, actuellement célébrées, mais avec des différences selon les générations.

A cause des sanctions sociales, plus ou moins fortes, les changements concernent plus les habitudes (la sphère de liberté individuelle) que les coutumes et les mœurs (sphère des obligations sociales). Alors que dans le passé, les femmes passaient des soirées ensemble pour chanter et bavarder tout en réalisant des travaux manuels individuellement (filage, tricotage, couture). Ces pratiques ont disparu chez les jeunes générations (troisième et quatrième).

Les jeunes ne connaissent pas certaines coutumes, actions magiques, superstitions, divinations, ou, s'ils les connaissent, ne les pratiquent pas. Selon une superstition ancienne il faut tout de suite donner la place pour s'asseoir à une femme qui entre dans notre maison la veille de Noël, pour assurer que les poules vont bien pondre. C'est évidemment l'indice d'une magie sympathique utilisant la similarité : l'hospitalité exige qu'on offre un siège pour l'invitée, et la production des œufs et ensuite des poussins exige qu'on « pose » (terme argotique) la poule. Certains récits concernent la protection magique de l'orage qui est encore pratiquée dans les situations difficiles : il faut brûler des fleurs bénies à l'église pendant les fêtes de Pentecôte et de l'Assomption. Après Noël, il y a toujours de cortèges de jeunes déguisés en ange, diable, monstre [*kolędnicy, Wilioryzy, Wigiliorzy*], qui se promènent dans les villages et entrent dans les maisons en chantant et souhaitant du bonheur ; pour ce don, ils reçoivent, en contre-don des cadeaux, de la nourriture, de l'argent. Les cortèges de filles qui se promènent avec des fleurs avant Pâques [*chodzenie z gaikiem/maikiem*] ou de garçons avec un coq ont quasiment disparu. Les plus jeunes, non seulement ne les pratiquent pas, mais n'ont jamais vu. La région de Sieradz cultive encore ces traditions, comme le confirme une de nos interlocutrices : « A Monice, on maintient la tradition, elle n'a pas disparu complètement. Par exemple, pour Pâques, ce sont des pompiers qui se promènent avec le coq d'une maison à l'autre. Des cortèges, pour

Noël, étaient pratiques il y a quelques années, mais récemment, il n'existe plus. Pour la Fête de Corps Dieu en juin, des femmes s'habillent en vêtements folkloriques pour aller à l'Eglise et en procession dans des rues de village. Des filles jettent des fleurs à cette occasion ».

#### 4. La transmission au niveau du deuxième système de la culture

##### a. L'école

L'école était et reste toujours le premier et le principal centre éducatif et culturel d'une commune rurale aussi bien en Pologne qu'en France. La description du système éducatif polonais au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle est compliqué notamment à cause du partage de la Pologne entre 1795–1918 entre les Etats voisins, La Russie, La Prusse et l'Autriche. Dans ce texte, nous nous concentrons sur les narrations des interlocuteurs villageois et leurs souvenirs d'école. Malgré le progrès social, civilisationnel et la construction de l'Education nationale égalitaire, des différences éducatives entre les villages et les villes, sont toujours présentes : on peut citer par exemple, le nombre et types d'écoles qui pèsent sur les chances éducatives des jeunes habitants des petites communes et des grandes villes. En ville, il y a plus d'écoles, de tous les types et niveaux, les barrière spatiales sont moins importantes, l'école étant située à proximité de l'habitat, les transports en commun urbains la rendant accessible. Nos interlocuteurs campagnards, pour aller à l'école éloignée de plusieurs kilomètres de leur maison, se déplaçaient à pieds, en bicyclette, seuls ou en charriot, traineau à cheval guidés par leur père. Il y faut souligner, que tous nos interlocuteurs, même les plus âgés fréquentaient l'école, ils savent lire et écrire. Etant enfants, tous voulaient aller à l'école et obtenir le diplôme d'école primaire. Malheureusement, celui-ci n'était pas accessible à tous. La marginalisation éducative résultait de causes sociales, elle était liée à la pauvreté et au mécanisme de la reproduction sociale (l'obligation de rester à la campagne et travailler la terre), et politiques (la Seconde Guerre mondiale et l'occupation allemande). Dans les biographies de nos interlocuteurs apparaît un conflit entre deux principaux rôles des enfants de paysans : celui de berger (jeune travailleur) et celui d'élève, conflit décrit par Józef Chałasiński dans son ouvrage remarquable *Młode pokolenie chłopów* [La jeune génération des paysans]. Le rôle de travailleur était le rôle principal, la fréquentation de l'école, faire les devoirs ne devaient empêcher de réaliser les « obligations » campagnardes : soins aux animaux, aide à la ferme et à la maison. Les mêmes descriptions et les mêmes conclusions apparaissent dans le livre autobiographique, *Korzeniami wrośłem w ziemię* [Mes racines sont en terre], d'un autre sociologue – Jan



Szczepański. La situation a changé pour les jeunes générations. Les plus anciens (les plus de 80 ans) ont suivi les 4 premières classes de l'école primaire, rares sont ceux qui ont réalisé l'ensemble de la scolarité primaire (7 classes), obtenant le le diplôme de l'école primaire. Ceux qui ont entre 50 et 60 ans, ont suivi l'ensemble du cursus primaire voire ont intégré une école professionnelle. La troisième génération, ceux qui ont entre 30 et 40 ans, ont fréquenté l'école secondaire et ont obtenu le bac. Les plus jeunes poursuivent des études supérieures, soutenus et encouragés par leurs parents et des grands-parents. L'école est aujourd'hui plus importante que le travail à la ferme pour les jeunes et pour leur famille, tandis que dans le passé c'était à l'envers. Le changement des opinions est plus visible que des pratiques. Des mères et des grands-mères donnent des cours d'arts plastiques pour réaliser des découpages, des décoration en papier, des tissages, des cours de chants et de la culture folklorique à l'école, créant ainsi un lien entre la vie réelle et l'éducation, entre les premier et deuxième systèmes de la culture.

Il y faut souligner que même les gens les moins éduqués aiment et apprécient les livres. Leurs parents, sans éducation formelle, leur ont transmis leur rêve d'ascension sociale qu'ils n'ont pu eux-mêmes réalisés. Les plus anciens sont fiers que leur grand-père savait lire et écrire, et que leur père achetait des livres et les encourageait à la lecture. Les musiciens villageois sont autodidactes. Ils ont appris à jouer des instrument « à l'oreille » sans connaître le solfège qu'ils se sont efforcés à apprendre par la suite. Ils achetaient des instruments de musique au détriment des investissements pratiques mais sans dépasser certaines limites. Les jeunes fréquentent non seulement les écoles « ordinaires » mais également des écoles de musique et les parents leur achètent les instruments, les livres et les accessoires nécessaires. La reproduction sociale et la promotion sociale coexistent.

Dans les souvenirs des anciens, apparaissent des punitions physiques pour leurs « fautes » exercées par les parents et les instituteurs comme frapper avec la ceinture, avec des accessoires scolaires (une règle en bois utilisée en géométrie, une trousse), rester longuement agenouillé. Ces punitions étaient perçues comme « normales » et « justes ». L'instituteur avait une autorité, il était comme une personne de l'autre monde, comme un saint. Les arrières grandes-mères, artiste, se rappelle bien des chansons d'école, qu'elles soient patriotiques, éducatives, romantiques ou frivoles. Elle décrit son expérience éducative courte et le programme d'école en langage argotique dont seulement le contenu qu'elle arrive à présenter au détriment de la forme. « L'école à Monice, c'était 3 classes, dans une maison campagnard. L'institutrice à l'école était tellement bonne et sympathique.

Et j'avais des bonnes notes parce que j'étais douée et assidue. Personne ne s'occupait de moi. Quand je suis arrivée à la 4<sup>e</sup> classe c'était la guerre, et cela a stoppé mon éducation. J'appréciais l'école grâce à mon grand-père qui savait lire et écrire et déjà avant la Première Guerre mondiale apprenait à lire et à écrire. Il était sage et ses deux frères aussi, parce qu'ils sont devenus prêtres. Je me rappelle des matières: le polonais, le calcul, la nature, la religion, je me rappelle de ça ».

La grande-mère Janina a réussi à faire seulement l'école primaire et certains cours professionnels, mais elle parle de l'éducation de ses enfants. « J'ai eu cinq enfants, tous ont suivi des études. Je leurs ai transmis le respect pour l'instituteur, je n'ai pas dit un seul mot mauvais. L'instituteur c'est comme le saint ». Sa fille le confirme : « Ma mère m'aidait dans mes devoirs, elle les considérait comme une chose importante. L'éducation, je la dois à ma mère. Elle nous obligeait à lire des livres et ensuite elle contrôlait la lecture, parce qu'elle lisait des livres, beaucoup de livres. Alors on ne pouvait pas tricher. Elle a écrit des règles orthographiques sur le papier et les a placées au-dessus de mon lit. Je les voyais toujours. Et elle surveillait l'éducation. Maintenant c'est moi qui aide ma fille à l'école ».

Une autre jeune femme participe aussi à la transmission de la culture locale au sein de la famille et à l'école : « Dans ma famille d'origine, la tradition folklorique était toujours vivante. Je sais faire des décorations en papier, des dentelles, des "araignés", des découpages de toutes sortes. C'est ma grande-mère Josefa qui m'a appris, et elle a reçu ça de sa mère Rosalie (mon arrière grande-mère), évidemment ma mère sait le faire, elle le fait bien. Alors je suis la quatrième femme et quatrième génération de ma famille qui connaît ces travaux artistiques folkloriques. Je participe aussi aux activités du Musée Régional à Sieradz, et je dois dire que j'ai reçu la première place en catégorie "décoration des intérieurs". J'ai suivi ma mère qui avait eu ce prix avant moi. Il faut dire que j'ai dépassé le niveau de compétence de ma mère, et alors j'ai gagné il y a quatre ans. Je participe aussi au programme "Krzesiwo" [Silex] comme institutrice invitée dans les écoles où j'enseigne aux enfants. Dans notre région, je travaillais déjà dans plusieurs écoles et j'instruisais beaucoup d'enfants. C'est certain "j'étais vaccinée" à l'amour et à la sensibilité à la culture folklorique. C'est intéressant pour les enfants mais il faut leur montrer ça. Je fais ça pour ma fille ayant l'espoir que la cinquième génération va prendre le relais ».

Cette arrière petite-fille est élève d'une école primaire catholique à Sieradz et elle va continuer à l'école secondaire catholique la-bas. Elle aime bien l'informatique, les langues (polonais, anglais, allemand) et les matières artistiques comme la musique et les arts plastiques. Elle connaît bien le polonais littéraire, malgré le fait que l'arrière grande-mère utilise

le langage argotique. Elle confirme l'activité éducative de sa mère. « Ma mère venait dans ma classe et nous montrait comment réaliser des découpages, des araignées, des poupées en papier. J'allais avec elle au musée et à des événements culturels locaux. Ma grande-mère me montrait comment faire des décorations pour Noël et pour Pâques ».

Ainsi, l'éducation à l'école accompagne et renforce la transmission de la culture folklorique au sein de la famille, les premier et deuxième systèmes de la culture vont de pair. Des artistes locaux enseignent à leurs propres enfants et à ceux des autres aussi, elles aident à préparer des jeux, des concours et des cérémonies à l'école, au centre culturel, au musée, en faisant des décorations, des costumes. La promotion sociale et éducative des jeunes générations est visible, si on compare le niveau d'éducation et les aspirations et des projets biographiques.

#### b. *Les animateurs culturels*

La vie culturelle dans les villages et les petites villes ainsi que dans les grandes villes et métropoles est réalisée dans des institutions culturelles spatiales stables (comme les musées, les centres culturels, les associations), et temporaire (comme les événements culturels, festivals, les jeux et fêtes locales comme par exemple, « les journées de Będków », « le Festival de Sieradz »). Des leaders de groupes folkloriques, des troupes musicales, des chorales de l'église, y jouent un rôle important. Leur influence sur l'intérêt et les pratiques culturelles est évoquée par une des femmes âgée de la deuxième génération : « Je me rappelle bien ma grande-mère qui m'avait transmis beaucoup de compétences. Elle savait aussi chanter. Et quand elle chantait, j'écoutais avec plaisir. J'aimais toujours la musique, le chant, mais j'ai eu très peu de temps pour ce genre des choses. Maintenant, depuis six ans, j'appartiens à la chorale de l'église et j'aime bien le chant et les rencontres avec des amis de la chorale aussi bien pour des cérémonies, spectacles que des répétitions. Dans notre commune, il existe encore un autre groupe musical qui compte 14 personnes qui présentent des chants folkloriques et non religieux; il dépend du centre culturel local. La directrice de ce centre et aussi le chef de ce groupe de chant, il faut dire que c'est une personne magnifique, un ange. On se soutient mutuellement ».

Tous les artistes de la région de Sieradz collaborent avec le Musée Régional à Sieradz et le Centre Régional de la Culture. Depuis des années, ils participent aux concours et gagnent des prix pour leur musique, chants, créations plastiques. Des organisateurs et des animateurs des institutions culturelles du deuxième système de la culture de la région de Sieradz travaillent pour des artistes locaux et s'amuse avec eux pendant des

fêtes. Ces informations évoquées dans les entretiens, sont vérifiées par l'observation réalisée par des chercheurs pratiquant l'observation participante des fêtes régionales. L'observation et les entretiens réalisés à Będków – commune de la région de Piotrków Trybunalski, nous donnent des impressions différentes et des exemples « de mauvaises pratiques ». Le mémoire de Władysław Reymont, l'écrivain célèbre, est cultivé par les autorités locales, mais par des employés et pour des employés, les communautés locales étant exclues. Des habitants ne sont même pas informés des événements culturels et commémoratifs. Cela prouve que le deuxième système de la culture, le système institutionnel, et le premier, le système social, fonctionnent séparément. Les habitants de la région ont conscience de cette situation, ils font l'objet de l'exclusion malgré leur attachement à la culture et à la vie locale. « Ce dimanche a eu lieu le concours "Des Traces de Reymont", c'est un événement ouvert pour tous, tours en cabriolets, présentation des groupes folkloriques de villages différents comme Będków, Kobile Wielkie, Lipce Reymontowskie. Malheureusement des habitants de village Prażki n'étaient ni invités ni informés, même par le maire. Seulement deux femmes représentaient le "Cercle de Femme de Prażki". J'étais présente et je voyais tout ça. Pour la commune de cinq milles habitants, seulement 150 personnes participaient dont la moitié étaient des déléguées des communes voisines. C'était vraiment incorrect, incompréhensible, une négligence, un faux-pas de la part des autorités de Będków. Cela devait être notre fête pour maintenir la tradition. C'est avant tout notre fête, des habitants de Prażki, parce que Reymont habitait dans notre village. La fête au lieu de créer des liens sociaux les détruisait ».

## Conclusion

La liaison entre la culture folklorique et la culture nationale, due aux raisons sociogénétiques, existe au niveau fonctionnel, dans l'activité des artistes locaux. Madame Janina sait tout faire: des dentelles, des découpages, des araignes, des nappes, des rideaux, des fleurs en papier. Chaque pièce est différente, elle ne répète pas le patron, même s'il y a des centaines et des milliers d'œuvres réalisées. Elle aime ça et c'est sa spécialisation. Ces œuvres sont exposées dans des musées polonais, étrangers (notamment au Canada) et dans le siège de président de la Pologne. L'amour pour la culture folklorique accompagne le respect

pour la culture nationale, et son patriotisme concerne « la petite patrie locale » et « la grande patrie nationale ». Cette artiste montre que la création et la transmission de la culture nationale, c'est notre devoir et honneur, qui assure l'identification nationale et la valence culturelle (concept de A. Kłoskowska). « J'aime la Pologne et ce village et je trouve que les gens qui connaissent quelque chose doivent le transmettre d'une génération à l'autre, pour ne pas perdre nos valeurs et notre identité. L'enfant doit connaître et la culture locale et la culture de son pays et les protéger. En Pologne, nous avons beaucoup de jolies régions et traditions, c'est pas la peine chercher ailleurs dans le monde entier. Il faut respecter ses racines pour gagner le respect des autres pour soi-même et pour son pays ».

Le rôle des musées régionaux, des centres culturels, des ethnographes, des médiateurs y est très important. Ils incitent des artistes à créer et participer aux concours, expositions, fêtes, ils préparent des événements, des informations et des catalogues pour le public. Des institutions culturelles du deuxième système de la culture assurent le fonctionnement de la culture folklorique, lient sa vie authentique en familles et communautés locales avec la présentation à l'extérieur pour le public des villes. Le circuit institutionnel assure alors la liaison entre le passé et le présent, créant des perspectives pour le futur. Pour terminer, voici le souhait de deux de nos interlocutrices – la plus âgée dit : « J'apprenais chez mon arrière grand-mère, alors ça dure depuis plusieurs générations, et les jeunes y sont entrés avec beaucoup de cœur ». La plus jeune : « J'aimerais bien continuer ces traditions qui sont présentes depuis des générations, pour que cela ne disparaisse pas ».

## Bibliographie

- Bukraba-Rylska I., 2010, *Socjologia wsi polskiej*, Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Burszta W., 1999, « Kultura ludowa », [in :] *Encyklopedia socjologii*, Warszawa : Oficyna Naukowa, p. 116–118.
- Chałasiński J., 1984, *Młode pokolenie chłopów*, Warszawa: LSW.
- Kłoskowska A., 1972, *Společne ramy kultury*, Warszawa : PWN.
- Kłoskowska A., 1983, *Socjologia kultury*, Warszawa : PWN.
- Kłoskowska A., 1996, *Kultura narodowa u korzeni*, Warszawa : PWN.
- Ossowski S., 1984, *O ojczyźnie i narodzie*, Warszawa : PWN.
- Szczepański J., 2009, *Korzeniami wrośłem w ziemię*, Ustroń : Galeria „Na Gojach”.